

# "Un pays qui se tient sage" est le dernier projet de David Dufresne. Un film qui interroge la notion de "force publique" en France.

La Libre - Karin Tshidimba - 08-10-20

Extraits

article complet pour les abonnés

[https://www.lalibre.be/culture/cinema/un-pays-qui-se-tient-sage-david-dufresne-signe-un-film-pour-nourrir-le-debat-face-aux-violences-policieres-5f7de1567b50a641f638db47?cx\\_testId=3&cx\\_testVariant=cx\\_1&cx\\_artPos=1](https://www.lalibre.be/culture/cinema/un-pays-qui-se-tient-sage-david-dufresne-signe-un-film-pour-nourrir-le-debat-face-aux-violences-policieres-5f7de1567b50a641f638db47?cx_testId=3&cx_testVariant=cx_1&cx_artPos=1)

C'est un sujet qu'il maîtrise. Réalisateur en 2007 de *Quand la France s'embrase* et auteur en 2019 du roman *Dernière sommation*, le voici de retour avec ***Un pays qui se tient sage***, titre qui fait référence aux images inoubliables (dans le mauvais sens du terme) de ce CRS fier de se faire filmer déambulant entre les lycéens d'une classe de Mantes-la-Jolie, tenus en respect alors qu'ils sont agenouillés, les mains sur la tête... Détestable vision. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : cent cinquante blessés graves chez les Gilets jaunes et les journalistes, une quinzaine d'éborgnés et plusieurs mains arrachées par des tirs de "balle de défense". On est bien au-delà des coups occasionnés dans le cadre de manifestations. Des faits graves dont l'ex-journaliste se fait l'écho depuis décembre 2018 sur son compte Twitter et le fil info "Allô place Beauvau". "Au début, il y a un côté Monsieur Jourdain des lanceurs d'alerte avec ces tweets. Je le fais sans vraiment m'en rendre compte", concède David Dufresne. "Puis il y a le livre *Dernière sommation* qui est une vision personnelle, ce que j'ai ressenti face aux événements. Ensuite est venu le film. Mais à aucun moment, je ne savais que j'allais faire le film."

## Reconstituer un récit collectif des faits

Ancien de Mediapart, on aurait pu attendre David Dufresne en télévision avec son nouveau projet. "Le film est une analyse, un récit collectif dans lequel je disparaiss. Dans le roman, il y a un personnage qui me ressemble un peu. Ici, on ne m'entend pas et je n'apparais pas à l'écran, il n'y a pas de voix off. Évidemment, il y a un point de vue qui court tout le long du film. Mais l'idée est de me mettre en retrait, après avoir livré une bataille avec les tweets et le roman, même si c'est un film d'auteur ; ce n'est pas un reportage, il y a un point de vue."

Les documentaires en télévision, il connaît. On se souvient des remarqués *Fort McMoney* (2013) et *Prison Valley* (2009) produits par Arte. "Oui, j'ai fait des films pour la télévision, des documentaires interactifs. Là, c'est mon premier film pour le grand écran. Le cinéma, c'était la certitude d'avoir les coudées plus franches et notamment en termes de forme. Pour avoir une liberté de forme et de fond, on

*France, on est obligé de s'extraire de la télévision. Sur un sujet éminemment politique comme celui-là, le cinéma s'imposait. En choisissant par exemple de ne pas dire d'emblée qui parle à l'écran. Ce qui n'est plus possible en télévision."*

*Ce choix de révéler les identités des intervenants à la fin du film a été dicté par sa volonté que l'on "s'intéresse d'abord à ce qui est dit, avant de chercher à savoir qui le dit. Pour gommer la hiérarchie sociale, pour faire en sorte qu'un chômeur ou une travailleuse sociale ait droit à la même attention qu'une historienne ou un avocat. Pour jouer contre nos propres préjugés accolés aux termes avocat, policier, historien, sociologue, chercheur, etc. Après il y a un jeu : chacun cherche à savoir qui parle. À la fin, on le découvre".*

## Une hiérarchie muette et fermée

*Malgré de nombreuses demandes, les refus se sont accumulés face au réalisateur cherchant à faire réagir les forces de l'ordre. Étonnant ? "Je me suis battu, j'ai beaucoup insisté. J'ai été déçu par la décision et par le manque de franchise de certains qui noyaient le poisson. D'autant que mon premier film, il y a treize ans, portait sur le maintien de l'ordre et j'avais eu presque tous les équivalents (aux mêmes postes) de ceux que j'interroge aujourd'hui."*

Dans *Quand la France s'embrase*, David Dufresne montrait comment la police avait répondu aux jeunes de quartiers populaires et à des étudiants durant les émeutes de 2005.

*"Il y avait de nombreux haut gradés dans mon film. Aujourd'hui, quand j'ai voulu parler à leurs successeurs, cela a été impossible. Cela en dit long sur la fébrilité et le repli sur soi de la police. Le fait qu'elle ne supporte pas ce à quoi elle est soumise de façon effectivement intensive ces derniers mois. C'est vrai qu'on n'a jamais autant critiqué la police qu'au cours de ces derniers mois. Et son réflexe est de s'enfermer et de refuser le dialogue. De choisir ses sociologues, ses journalistes, de dire qu'Omar Sy n'a pas le droit de jouer un policier parce qu'il a critiqué la police. Cela va très loin : les syndicats veulent faire la police de la pensée."*

Ces dérapages, dont le film témoigne, sont-ils le signe de violences plus fréquentes et plus graves ou d'une plus grande vigilance du public et des médias ? *"C'est très difficile de mesurer la violence policière car tout est fait pour la camoufler. Si les faits surgissent, c'est parce qu'il y a des vidéos et une prise de conscience. Il y a des gens qui filment, qui prennent des photos, qui témoignent et portent plainte. Il y a la possibilité d'avoir le contrechamp, une autre version des faits. C'est cela qui est nouveau."*

*"Via mon compte Twitter, j'ai reçu des tonnes de vidéos depuis décembre 2018. Il a fallu retrouver les auteurs, les créditer, discuter avec eux de la scène. Il y a eu tout un travail en amont du film. Ce qui explique que, dans le générique, vous avez un long déroulant avec les noms des auteurs des vidéos : amateurs, semi-professionnels ou professionnels."*

*Face à ces images, David Dufresne pensait qu'il "fallait prendre date, je me disais qu'elles avaient une historicité et une valeur documentaire. Qu'elles ne restent pas seulement dans les réseaux sociaux où elles défilent et puis, on les oublie. Pour les montrer, il fallait que ce soit sur grand écran. Si j'avais fait ce projet pour la télévision, on aurait revu les images comme on les avait déjà vues. Cela n'aurait pas servi à grand-chose. Ici, on les voit tout à fait différemment."*

David Dufresne parle de "film d'auteur", que répond-il à ceux qui lui disent qu'il a fait un film militant ?

*"Auteur et militant, ce n'est pas antagoniste, loin de là. (Il prend un temps de réflexion.) Cela devient un film militant parce que le reste de la production sur ces questions-là a une neutralité coupable à mes yeux. Ces images, on les a très peu vues en France. Il a fallu deux ou trois mois pour percer le silence autour des violences policières."*

*"Je vois bien ce qu'on veut dire par là : qu'il s'agit d'un film partial. Si le film milite pour quelque chose, c'est pour le dialogue. Le film croit en la vertu du dialogue dans un monde qui fournit des informations univoques sur ces questions-là. Dans la majorité des journaux en France, critiquer la police, c'est critiquer la République. Pour eux, c'est être antiflics et antirépublicain ; c'est absolument faux. Quand on ose critiquer, on devient suspect. Il y a un retournement assez terrible, selon moi, parce que cela traduit un recul des libertés."*

David Dufresne va accompagner son film "dans un certain nombre de rencontres. Le roman et le fil Twitter étaient une façon de provoquer le débat ; le film est là pour le nourrir. Le fait d'être constant pourrait, aux yeux de certains, faire croire que je suis militant. Mais le fait de ne pas avoir lâché l'affaire, c'est juste une question de tempérament..."